

► **La mort à l'école. Annoncer, accueillir, accompagner,**  
*Christine Fawer Caputo, Martin Julier-Costes (dir.),*  
 Bruxelles, De Boeck, coll. « Comprendre », 2015, 413 p.

Les contributions de cet ouvrage sur la mort à l'école mettent en évidence, par la diversité des situations de scolarisation présentées, trois grands enseignements. D'abord, la mort ne s'enseigne pas. Elle est une expérience en soi qu'une pédagogie ou une éducation à la perte pourrait au mieux permettre d'apprivoiser son sens. Ensuite, mentir aux enfants et adolescents à propos de la mort ou ne rien dire est une impasse, une posture normative qui ne protège en rien des effets du deuil. Enfin, la perception sensible qu'ils en ont est peu compréhensible à travers le regard qu'ont les adultes sur la mort : quoiqu'y étant confrontés précocement, ces enfants et adolescents sont capables d'en parler.

Cet ouvrage décrypte la mort et ses implications lorsqu'elle s'impose à l'école, et touche ses personnels scolaires ou de la petite enfance, les élèves eux-mêmes ou leurs proches. Le panorama francophone (Suisse, Canada, France) des sujets et des situations présentés est exhaustif : apport des sciences sociales pour éclairer le sens contemporain de la mort à l'école ; contexte de scolarisation menée entre l'école et l'hôpital ; retours d'expériences sur l'annonce et la gestion de crise, accompagnement des élèves au deuil ; ou encore identification de signes d'alerte pour prévenir malaises ou troubles. Ces sujets sont traités par des auteurs aux statuts multiples – chercheurs.es, professionnels de l'école, du social ou de la santé, ou acteurs associatifs – dont les points de vue ouvrent le champ des possibles : la mort est un sujet plus complexe que difficile à aborder dès lors qu'il est admis de pouvoir en parler. L'école n'y échappe pas.

Quoique la mort ait été exilée du quotidien et de l'intimité des familles, la question posée n'est pas de savoir s'il faut en parler, mais porte sur les manières dont nous avons de le faire nous explique David Le Breton. Cette évidence ne parvient pourtant pas à s'ancrer dans des pratiques efficaces. La croyance selon laquelle ne pas parler de la mort survenue ou à venir protège les enfants fonctionne comme une prophétie autoréalisatrice puissante, propice au tabou. Elle est renforcée par le manque de crédit accordé à la capacité des enfants de parler de la mort (Denis Jeffrey). Au contraire, nous disent les psychologues, c'est l'absence de mots, de gestes ou de regard porté à ces jeunes qui renforce les effets délétères de cette « *effraction psychique* » (Alix Noble et Carol Gachet, p. 170).

Dès lors, les évincer des rites de deuil, notamment familiaux, pour ne pas les exposer aux émotions (chagrin, tristesse) les prive du sens collectif dont sont porteurs ces moments. Une précaution inutile, car les adolescents s'inventent des rites institués selon Martin Julier-Costes (p. 71) qui se vivent individuellement et en groupe, à l'écart des *a priori* d'adultes. Dans ces moments, ils y entremêlent évocation des souvenirs, retour sur des lieux précis, et témoignages sur les médias numériques. Ces ritualisations, permettant de comprendre ce qui se passe et de ne pas subir seul les effets douloureux de la perte, apportent les ressources nécessaires pour faire face à la violence de l'événement et le transformer en une « expérience-référence » (Alix Noble

---

et Carol Gachet, p. 171) mobilisable ultérieurement. Ce sont ces moments partagés notamment à l'école qui peuvent constituer pour les élèves une « *éducation à la perte* » (Christine Fawer Caputo, p. 361) propice à la construction d'une « *estime de soi modeste* » (Marie-Frédérique Bacqué, p. 13) combinant connaissance de leurs forces et de leurs faiblesses.

Selon les circonstances de survenue de la mort, les traumatismes étant différents, les manières d'agir doivent être adaptées en conséquence (Hélène Romano, pp. 154 *et sq.*, p. 189). Mais toute situation de deuil ne demande pas à être médicalisée : le deuil n'est pas une maladie rappelle Hélène Romano (p. 153). Le retentissement de la mort d'un proche n'est pas le même entre un témoin direct, une personne qui apprend le décès d'un proche, ou une victime de guerre (Garine Papazian-Zohrabian). À l'école, l'écoute et des marques d'attention peuvent déjà apaiser la brutalité d'un évènement impensable et restituer la confiance en soi. La relation de l'enseignant ou d'un personnel de l'école avec l'élève est nécessaire et primordiale tant l'absence de changements chez un élève ne signifie pas l'absence de troubles (Muriel Derome).

L'école est un des principaux lieux concernés par cette question pour plusieurs raisons. Elle l'est à la fois par le temps qu'y passent les élèves et par sa mission de formation et de construction de soi des élèves comme personne et sujet autonome. Marquant par son rôle l'ordinaire de la vie de la plupart d'entre eux, elle est un environnement sécurisant révélateur de leur rapport à la normalité, comme le montrent ceux qui suivent un traitement contre un cancer (Thibaud Pombet) ou sont en fin de vie (Patricia Fahrmi-Nater). Pour eux, maintenir une scolarité empêche de réduire leur vie à la maladie ou à la mort annoncée (Claire Detcheverry et Annika Lequet). C'est aussi parce que le décès d'un parent a des effets à court et à long termes sur la scolarité des élèves devenus orphelins et sur leur parcours de vie (Christine Fawer Caputo, p. 271) que les membres de la communauté éducative sont interpellés. L'école est encore par ses attentes et ses exigences performatives (Jocelyn Lachance), la source de blessures et de remises en cause qui fragilisent certains d'entre eux, au point de se suicider ou de tenter de le faire (Muriel Etienne). Ils y font toutes sortes d'expériences comme celle de jouer à la mort (Jocelyn Lachance, p. 59) lorsqu'ils se défient au cours de « *jeux dangereux* » (Fabienne Tosi, p. 289) sans réelle conscience du risque. Ces prises de risques sont surtout des manières pour les élèves de questionner leur place au sein de l'école et entre pairs.

Institutionnellement, l'école gère ce type d'évènements lorsqu'ils se produisent au titre de « *situation de crise* », rappelant qu'elle est un lieu hiérarchisé organisant le travail et la distribution des rôles (Denis Jeffrey). Pour autant, les actions et les réactions institutionnelles font peu l'objet d'un protocole (Matthieu Baillat) sur ce sujet qui faciliterait le retour au fonctionnement régulier d'un établissement. Ni solution toute faite, ni formalisme excessif, cette démarche cherche à procurer un juste équilibre à l'action coordonnée des personnes impliquées à la suite d'un décès à l'école. Elle permet d'anticiper et de coordonner leur action, de prévoir les moments d'annonce du décès et ceux qui en ont la responsabilité ou encore de « médier » les rapports avec les élèves ou la famille concernée lorsqu'il s'agit d'un élève (Muriel Derome). Penser à l'avance que la mort peut surgir au sein de l'école évite à chacun d'être pris au dépourvu, d'improviser ou de bricoler des marques d'attention ou des modes inopportuns de communication, et permet de respecter les vécus des parents, des élèves et des professionnels de l'éducation comme de répondre aux besoins de soutien et de connaissances sur le sujet (Caroline Tête et Céline Séjourné). Les actions initiées par les personnels et les professionnels de l'éducation au bénéfice

des élèves le sont localement, mais sans la plus-value de leur mutualisation, elles restent fragiles. Elles montrent néanmoins qu'une communication rassurante est celle qui tient compte à la fois des émotions ressenties, parfois contradictoires, par les enseignants et professionnels de l'éducation (Denis Jeffrey), et du cadre de leur fonction et identité professionnelle. Pour se faire, l'école pourrait plus souvent les sensibiliser en s'appuyant sur la documentation existante, ou faire appel pour les enfants à des intervenants extérieurs spécialisés, comme le fait As'trame en Suisse sur l'expression du deuil entre pairs (Marie-Dominique Genoud).

La diversité des situations rapportées dans cet ouvrage contextualise la survenue de la mort et des vécus personnels à l'école et des initiatives déjà engagées. Anthropologiquement, la mort est, par son universalité et sa singularité, cette expérience totale particulière éprouvée par chacun et connue de tous, inscrite dans le quotidien et le temps long des parcours de vie. À l'école, la réduction des conséquences sociales, scolaires ou psychiques du deuil appelle à une mobilisation collective pour que les élèves comme les professionnels de l'éducation se sentent autoriser à parler de cet évènement. Cela invite chacun à créer, là où il est, les conditions d'une parole singulière capable de renouveler la routine des établissements scolaires en s'appuyant davantage sur les acteurs hors des murs de l'école, et de préserver enfants et adolescents scolarisés dans leur intégrité.

**Sylvain KERBOURC'H**

